LETTRE À ZOHRA DRIF

Hélène Cixous

Je n'ai pas écrit cette lettre. Elle est toujours là. Muette, présente, timide, c'est ma lettre à Zohra Drif. Elle reste avec moi, inécrite, patiente. J'ai une lettre blanche qui ne s'en va pas. Elle est adressée à Zohra Drif. Mais elle est retenue. Cette lettre a ses raisons. De ne pas s'écrire. De ne pas s'effacer. Elle s'adresse de ma part à Zohra Drif en Algérie depuis des dizaines d'années. Ce qui l'arrête juste avant le papier et la suspend entre mes rives, mes pays, c'est toute une histoire. La perte des mots que je n'ai jamais eus.

Tout a commencé en janvier 1957. Quand j'ai voulu écrire ma lettre à Zohra Drif. Un tel élan s'est déclaré en moi. Je lisais dans les journaux de Paris ce qui se passait en Algérie: la guerre de naissance faisait rage. La guerre dont j'avais désespéré, et qui avait enfin fleuri le jour de mon désespoir, en novembre 1954, le grand tremblement du temps, le pays enchaîné avait enfin arraché ses liens, et il secouait les piliers du temple métropolitain enfin! La veille j'étais partie, j'avais fui cette terre en peine que je ne pouvais ni caresser ni secourir ni appeler ma mère sans l'offenser. J'arrive en France, un pays étranger distingué élégant. J'arrive en France, croyais-je. Je ne m'y trouve pas. Ce pays n'est pas mon pays. J'y suis sauvage, un peu enragée, en alarme, dépassée jusqu'à l'écrasement par ses constructions et ses coutumes, je n'arrive pas à y arriver. Je deviens chèvre et bélier. Je trébuche sur les moquettes des immeubles bourgeois moi qui étais une pied-nu hier. Mais pas de nostalgie. Je n'étais pas chez moi derrière les grillages de mon berceau natal.

De l'Algérie mon amour et mon épouvante je suis libérée par l'Algérie qui naît. Elle se libère. Et c'est ce combat -dont j'avais désespéré- qui me libère enfin: je peux m'en aller sans que l'effroi, la honte la colère impuissante me poursuivent, et sans remords. Mon chagrin d'enfance à avoir eu pour sort une naissance ingrate malgré moi cesse de me persécuter. L'Afrique me donne mon premier départ. L'Algérie se délivrant me délivre des péchés que je n'ai pas commis et qui ont été déposés en cadeaux empoisonnés dans mon berceau.

Moi qui étais née sous l'apparence de la citoyenneté française, un frêle semblant datant pourtant, du côté de mon père, juif algérien aux ancêtres espagnols, de 1867, et qui fut brisé du jour au lendemain par les lois antijuives de Vichy. J. D. a raconté dans *Le Monolinguisme de l'Autre* (pp. 31 à 37) ce coup de force de l'Etat français asservi à Hitler, coup unique dans l'Histoire, qui fit de nous "français" mais juifs, en octobre 1940 et pour deux ans, nous nés "français", des sans-papiers, sans loi, sans toit, sans identité, sans école, sans profession.

La mer seule, notre bonne mer, nous protégeait de la déportation qui frappait nos semblables capturés en France. Nous fûmes dehors dedans. Le dehors devint mon dedans. Depuis je ne l'ai jamais plus quitté. Ma mère allemande juive venait de vivre avec toute notre famille germanophone la même annulation. "Français" comment aurais-je pu croire que nous l'étions, ni vouloir l'être lorsque après 1943 nous fûmes re-citoyennisés, pantins du bon plaisir d'un Etat qui asseyait son autorité sur un Empire colonial dont l'Afrique du Nord était le fleuron. J'avais 3 ans lorsqu'on me chassa du vrai jardin où je venais d'être

admise en tant que fille d'un médecin officier de l'armée française, et qui n'avait jamais été ouvert aux "indigènes". En octobre 1939 mon père le Docteur Cixous était médecin lieutenant dans l'armée française, sur le front tunisien. En octobre 1940 la petite que j'étais le vit dévisser sa plaque de médecin de la porte de notre maison: il n'était plus français ni médecin. Juif.

Des grilles hautes jusqu'au ciel, invisibles et mobiles ont encerclé mes enfances. Je fus toujours séparée de mes vrais proches comme de moi-même. Indécidable mais décidée et condamnée par un Etat inique à être ceci ou cela que je n'étais pas.

Je survivais entre les barreaux. L'Algérie m'avait donné le depart. Mais la France ne pouvait me donner l'arrivée. En 1955-56 j'habitais dans la langue française, dans les livres, dans le papier. Cette guerre, dans mes villes natales, c'était un rude printemps.

C'est alors que j'appris par les journaux que dans la Casbah d'Alger un chef FLN et sa compagne tenaient tête aux assauts de l'armée française. Je lus la légende instantanée. Dans la Casbah, la plus vieille des cités d'Alger, la plus repliée, la tortueuse, la cascade de ruelles aux fumets d'urines et d'épices, le secret d'Alger, et, si j'avais pu la nommer alors de son nom caché, je l'aurais appelée le sexe farouche et réservé, l'antique féminité. Oui la Casbah avec ses replis et son peuple puissant et pauvre, sa faim, ses désirs, sa vaginalité, ce fut toujours pour moi le sexe clandestin et vénéré de la Ville d'Alger.

Et elle résistait au viol.

Du fond de mon internement volontaire en France je suivais, spectatrice sans sol, sans toit, sans nationalité de l'âme, la pièce qui se jouait dans les lieux sacrés de mon antiquité. Shakespeare en Algérie. L'Acte de la Casbah. Entre: Zohra Drif. Voilà le sort et ses arrêts. J'aurais pu naître Zohra et j'étais née Hélène mais un peu de Zohra en moi n'avait jamais cessé de ronger le mors.

Entre Zohra. Je connais bien les sentes et les terrasses. C'est en Casbah que ma mère la Kabla fait les accouchements. La Casbah, lieu des nativités.

J'eus un grand cri de joie. Ainsi il y avait une femme qui était en train de délivrer la Casbah. Elle a les cheveux blonds mousseux, un corps calme, -j'arrête-, je reviendrai

Toute cette histoire avait commencé dans l'acte précédent en 1947. Le décor: le lycée Fromentin, l'antithèse de la Casbah. C'est le plus beau lycée du monde. Un lieu mythique. Imaginez un ancien palais mauresque, dans des jardins étagés où se dressaient parmi les arbres énormes les oiseaux fleurs aux becs orangés des strelitzias. L'allée qui mène aux bâtiments de classes est flanquée de talus touffus. La bâtisse belle sur une petite colline, nichée sur les hauteurs d'Alger. Mais sur ses beautés primitives est étendue une mascarade guerrière: c'est que ce lycée a été pendant la guerre mondiale qui s'éloigne lentement de ses murs le siège de hautes instances politiques et militaires françaises. Alors on a mis à la maison un camouflage qui lui demeure et la monumentalise. Les murs sont peints à la fresque de faux arbres kakis et bruns. Trompe l'oeil. Tout est trompe l'oeil. C'est là au Lycée Fromentin que mon père, venant d'Oran la bouillante pour s'installer dans un quartier misérable d'Alger, m'inscrit à la rentrée 1947. Ce qu'il ne sait pas: ce lycée est gouverné jusque dans les tréfonds de son âme par l'esprit du *numerus clausus*. L'esprit de Vichy. Qu'est-ce que le "Numerus Clausus". *Le chiffre clos.* Ces mots latins ennoblissent une lèpre mentale: Chiffre clos cela veut dire exclusion: Le beau lycée hier encore avait fermé ses portes aux juifs, comme tous les lieux publics, mais pas totalement: la loi faisait obligation d'exclure les juifs tout en incluant 1 ou 2 % de juifs alibis et otages. La guerre

finie toutes ces mesures racistes légales avaient été jetées aux oubliettes. Mais à Fromentin, on n'avait pas oublié le plaisir de l'exclusion. On avait tout simplement perpétué clandestinement une tradition. C'est ainsi que je fis mes études dans un lycée où les juives se comptaient sur la main. Moi-même la seule juive dans ma classe presque tout le temps. Mon père mourut à l'aube de 1948 sans avoir eu le temps de mesurer l'étendue de la maladie. Pourtant dès 1947 il avait dû intervenir deux fois contre une catholicisation insidieuse illégale de l'enseignement.

Le lycée Fromentin, on ne pouvait pas le détester. C'était une féminité, moderne, somptueuse, des terrains de gymnastique lumineux, il y avait des eucalyptus, des couloirs secrets, des souterrains, un jour il y eut de la neige, a la récréation dans une cour édénique on se battait autour de la vieille Maria Carabosse une petite fée ratatinée en forme de sucre d'orge cassé qui vendait des sucres d'orge. Mais je ne pouvais pas l'aimer librement. Cela sentait Vichy dans les beaux couloirs et les bureaux.

Je vécus cabrée, irritée, et chaque année plus fortement nourrie de vigilances, de révolte. Je détectais les relents de racisme et de colonialisme chez les professeurs. Un culte de la France régnait et ne s'interrogeait jamais. On apprenait la France. Seules des professeurs françaises venues de France apportaient, ô paradoxe, un air frais d'étranger. Les autres pour la plupart, "françaises d'Algérie", vivaient confortablement assises sur les divans d'un volcan, comme vivent les dames aveugles avant la Révolution.

Notez qu'il n'y avait aucun discours explicite. Cela eût facilité ma vie et ma mission intime. Mais tout était signe et symptôme. Alors je faisais, seule, ma lecture politique, et sans avoir personne à qui confier mes soupçons, jeune, pas encore formée, mais depuis toujours alertée. Les élèves mes compagnes toutes françaises et chrétiennes moins insidieuses et périlleuses que les professeurs. Occupées à l'enfance dans les jardins ensorcelés de Fromentin. Dedans, il n'y avait que l'Algérie sans Algériens. Il était naturel que l'une dise à l'autre qui lui refusait une gomme: "fais pas la juive". Le jour où j'entendis cette phrase, j'avais 11 ans, je demandai une explication. L'autre, plus âgée, me la donna: ça veut dire: sois pas avare. J'engageai une protestation qui ne fut pas comprise. Pour l'autre cette expression faisait partie normale de la culture française. Mon père venait de mourir.

Il y avait seulement des signes invisibles: absence de juives, absence de musulmanes. De brillantes absences qui me crevaient les yeux et me coupaient le souffle. Comment faire voir l'invisible? L'Algérie coloniale championne du monde du rendre-invisible: on n'avait même pas besoin d'apartheid: on pouvait se promener au milieu de la foule algérienne sans les voir. On disait "les arabes" (et pas algériens: algérien est un mot révolutionnaire) et c'était un mot magique: on ne voyait plus ni la foule, ni les regards fiévreux des hommes offensés, ni les femmes farouches, ni une misère que je n'ai plus jamais revue avant de la retrouver en Inde, ni la colère des humiliés, ni la haine des opprimés, ni les ulcères, ni les loques. Les "blancs" dits "Européens" jouissaient de toutes leurs forces. Un appétit pareil je n'en ai jamais vu. Encore aujourd'hui j'éprouve une méfiance et une répulsion à l'egard de l'énorme jubilation des français d'Algérie. J'y devinai le symptôme: la fête avant la tempête.

Au Lycée Fromentin le camouflage était déployé sur la totalité de la réalité.

Je voyais l'invisible. J'entendais les glissements furtifs dans les discours des professeurs de français et d'histoire-géo. J'apercevais les escamotages. Et personne à qui me plaindre.

Mon frère élève au lycée Bugeaud, en ville, avait la chance d'être dans un théâtre où tout se disait. Les insultes volaient. Il y avait des juifs et des musulmans parmi la majorité colonialiste. Donc on pouvait en venir aux coups, soulagement pour la soif de

justice.

Mais au Lycée Fromentin, un voile étouffait tous les sens. Réduite a l'impuissance, je me démenais comme une bête: il n'y avait pas les mots. Le poison circulait en douce. Je rêvais de batailles. Je faisais mes compositions comme le champion d'une cause qui n'existait pas -et n'était pas reconnue.

A 13 ans j'allai passer l'été en Angleterre mon premier pays d'outremer, et je jurai de quitter ma prison au premier moment possible.

C'est alors qu'apparurent au lycée trois musulmanes, dans ma classe. Elles entrèrent aussitôt, avec un privilège absolu, pour toujours dans ma mémoire. En une saison elles me devinrent inoubliables. Et je ne savais rien. Sinon qu'elles étaient pour moi les incarnations de la vérité. Mais laquelle?

Samia Lakhdari, Leïla Khaled, Zohra Drif. Une brune, une rousse, une blonde. Une souriante, une rieuse, une grave. Il est très difficile de raconter une histoire qui n'a pas eu d'événements. Cette histoire m'arrivait. Ce qui m'arrivait, ça je le savais, c'était l'Algérie. Que cette arrivée de trois jeunes filles ait eu pour moi une dimension prophétique, je l'ai vécu. Seule. Cela n'avait pas de noms. C'était biblique. J'avais le message. Non qu'elles-mêmes me l'aient donné. Mais je l'avais reçu. Je fus attachée à leur presence.

Tout cela ne se disait pas. Ma vie avait changé d'horizon, de sens. Je ne le disais pas. J'éprouvais une sensation de communauté. Avec elles. Mais dire cela n'avait ni chance ni sens. C'eût été dans l'anticipation, une déclaration d'amour pour l'avenir encore bien caché derrière les frondaisons de Fromentin. C'est *ma* vie qui avait été transportée sur une autre planète. C'est moi qui avais besoin d'elles, de leur liberté future pour que la mienne puisse éclore. J'avais aussi besoin indéfinissablement d'une trouvaille, d'une retrouvaille, d'une alliance, car avec elles je me faisais sens. Je les appelais en silence et sans espoir. J'étais derrière les barreaux d'un destin dément, parquée chez les français mes dissemblables, mes adversaires, les mains tendues vers les miens, de l'autre côté, des mains invisibles tendues vers ma propre tribu qui n'avait pas d'yeux pour moi. Pour elles, sûrement j'étais ce que je n'étais pas: une française. Mon désir d'elles si antique, mon désir d'innocence, de purification, inaudible. Il n'y eut pas de *nous.*

Ma solitude doubla. Mais j'étais plus gale. J'ai beaucoup ri avec mes trois amies, celles que j'aimais pour les années lointaines et qui ne savaient pas à quel point de nécessité je les aimais. Dans l'étroit voisinage du lycée elles restèrent toujours pour moi mes lointaines, mes jeunes filles en fleurs, elles vivant en moi, moi ne les habitant pas. Je pourrais raconter mille détails de cette relation chaste et audacieuse. Mais la lettre à Zohra m'attend.

Je quittai l'Algérie en 1955. Sans deuil. Sans idée de retour. J'enlevai mes bandelettes. Assez tu. Assez avalé. J'otai mon bâillon. Je commençai. Enfin je cessai d'être celle que je n'étais pas. Et je fus l'étrangère que j'étais. Inconnue. Allégée de mon double la colère qui m'avait jusqu'alors accompagnée. Je n'avais plus à porter les péchés de la France moi qui avais été dès l'enfance chassée et honnie par la France. La guerre, enfin, la juste.

Selon la tradition de mon père, mon frère étudiant en médecine à Alger était engagé en faveur de la lutte des Algériens pour l'indépendance moi je l'étais en France naturellement. Nous n'étions plus ces ligotés mépris et méconnus ces otages de la comédie tragique des nationalités. Il y avait enfin lieu avenir, cause, promesse: l'Algérie aux Algériens. Pas à moi bien sûr. Enfin je pourrai jouir d'être délivrée de l'usurpation du vol, de l'expropriation, de l'esclavage, des crimes français.

Alors je lus le journal: Zohra Drif armée dans la Casbah. Aux cotés de Yacef Saadi. C'était le message. Le résumé des livres écrits par dessus nous. Nous sommes des personnages dans un grand récit. Nous roulons à la ligne sur la page sans jamais voir le volume où nous figurons. Mais il arrive que l'Auteur nous hisse un matin hors du chapitre et, nous tenant au-dessus de l'intrigue de nos existences, nous révèle brièvement l'architecture du tout, l'accord des détails, la concordance des métaphores et, un instant, nous voyons extérieurement à nous-mêmes la figure de notre histoire.

J'eus ma vision. Une exultation me prit. L'incandescence murmura: écris une lettre à Zohra. Oui, oui, une lettre à Zohra Drif. Quelque chose un salut, une joie, quoi.

Je ne l'écrivis pas. Pas avec des mots. Elle séjourna dans mon désir, en patience. Elle cherchait ses mots, sa forme, son ton, son adresse. Je cherchais. Où l'adresser? Fausse question. Une fois rédigée elle se serait débrouillée pour trouver Zohra dans la Casbah. Ce n'est pas cela. Je ne l'écrivais pas. Elle voletait près de mon épaule. Je lui souriais de côté. J'allais l'écrire bientôt. J'écrirais: Zohra, c'est Hélène. Non ce n'est pas cela.

Elle dirait: Zohra, l'Algérie, enfin, toi, je l'avais pressenti, je ne l'avais pas espéré, il y avait quelque chose derrière tes yeux qui ne se montrait pas, une garde, enfin toi. Elle dirait: "nous avons tant souffert séparément, grincé des dents, mâché la méfiance amère". Non. J'avais dix-neuf ans, je faisais l'expérience de la lettre impossible. C'était la première fois. Dans la lettre impossible on veut expliquer tout à Dieu, on communie, on n'est ni humble, ni orgueilleux, on reconnaît et l'on est reconnu, entre nous l'incompréhension règne respectueusement, on parle le surhumain sans honte et sans pudeur, on passe des nuits à se voir l'écrire, d'heure en heure on s'élève, on approche, à l'aube on renonce, on est encore trop loin de la bonne hauteur. Nous sommes si petits et si embrouillés, on l'écrira demain.

Ce que je ne voulais pas écrire c'était une lettre du lycée Fromentin, ni une lettre du lycée Lakanal à Sceaux. Je voulais l'impossible, la seule qui fût digne de l'immensité de l'événement.

Comment écrire selon la justice à Zohra l'Algérie? La lettre à Zohra ne me quitta pas. II y a des lettres que l'on n'écrit pas, cela ne veut pas dire qu'elles n'existent pas. Changées en prière et en pensée, elle restent auprès de nous, pendant des dizaines d'années, prêtes à être, inoubliées, sublimes. Attendant que nous ayions atteint la région où elles pourront se poser enfin en phrases. Dans cette lettre je disais: Zohra, ensuite les mots s'en allaient et toute l'histoire de l'Algérie déferlait depuis l'Atlas jusqu'au Tell, le papier ne contenait pas ces reliefs que j'ai adorés sans les avoir jamais vus.

C'était une lettre à l'image de ma fatalité d'Algérie: muette, ardente, fidèle, enthousiaste. Interdite. Je puis en parler puisqu'elle est toujours là. Elle n'est pas passée. Je ne l'ai pas jetée a l'oubli. Elle le sait. Je ne l'ai pas déniée. Elle est le portrait de ma propre inexistence, fantôme que j'étais enfant et jeune fille, subreptice et inconnue au lycée. Je la garde, inachevée. Elle est la seule photo de mon âme que j'accepte comme témoignage de mon extrême impuissance algérienne.

Il y a d'autres raisons à ce non-advenir? La peur de l'amour la peur de la haine. Beaucoup d'autres, sans doute, mais je ne les connais pas.

Lorsqu'en 1993 je rencontrai Hamida, ma premiere Algérienne venue près de moi, en réalité, assise à côté de moi assise a côté d'elle à une table comme si absolument rien ne nous séparait, pas de montagne, pas d'infamie coloniale, ni religion ni muraille ni silence séculaire, lorsque je me trouvai moi-même et elle Hamida me parlant en tremblant des têtes coupées, des égorgements, de l'Assassinat qui s'est emparé de ce pays, et rien ne

m'enfermait je n'étais pas chassée, dedans l'heure qui nous unissait la première, je demandai à Hamida des nouvelles de Zohra Drif. Comme si ma lettre muette avait attendu pendant quarante ans que Zohra lui réponde.

18.2.98

[Nota: Agradecemos a la autora que nos haya permitido reproducir este texto, inédito en volumen.]

CARTA A ZOHRA DRIF[1]

Hélène Cixous

No he escrito esta carta. Todavía está ahí. Muda, presente, tímida, es mi carta a Zohra Drif. Permanece conmigo, inescrita, paciente. Tengo una carta blanca que no se va. Se dirige a Zohra Drif pero está retenida. La carta tiene sus razones. Para no escribirse. Para no borrarse. Va dirigida de mi parte a Zohra Drif en Argelia desde hace decenas de años. Lo que la detiene justo antes del papel y la mantiene entre mis riberas, mis países, es toda una historia. La pérdida de las palabras que nunca tuve.

Todo comenzó en enero de 1957. Cuando quise escribir mi carta a Zohra Drif. Fue un arrebato. Yo leía en los periódicos de París lo que sucedía en Argelia: la guerra de nacimiento causaba estragos. Guerra de la que yo desesperaba, y que finalmente había aflorado el día de mi desesperación, en noviembre de 1954, el gran terremoto del tiempo, el país encadenado había por fin arrancado sus lazos y sacudía los pilares del templo metropolitano ¡por fin! Me había ido la víspera, había huido de esta tierra en pena que no podía ni acariciar ni socorrer ni llamar mi madre sin ofenderla. Llego a Francia, un país extranjero distinguido elegante. Creía que llegaba a Francia. No me encontraba allí. Este país no es mi país. Aquí soy salvaje, un tanto rabiosa, alarmada, rebasada incluso aplastada por sus construcciones y sus costumbres, no consigo llegar allí. Me vuelvo cabra y carnero. Yo que en otro tiempo iba siempre descalza, tropiezo ahora con las moquetas de los edificios burgueses. Pero sin nostalgia. No me sentía en casa rodeada por los barrotes de mi cuna natal.

De Argelia mi amor y mi espanto me libera la Argelia que nace. Ella se libera. Este combate -del que yo había desesperado- por fin me libera: puedo irme sin que el pavor, la vergüenza la cólera impotente me persigan, y sin remordimientos. La pena que guardo de mi infancia por haber tenido como destino un nacimiento ingrato, a mi pesar, deja de perseguirme. África me concede mi primera salida. Argelia, liberándose, me libera de los pecados que no cometí y que fueron depositados como regalos envenenados en mi cuna.

Yo nací bajo la apariencia de la nacionalidad francesa, frágil simulacro que databa sin embargo por parte de mi padre, judío argelino de antepasados españoles, de 1867 y que fue destrozado de la noche a la mañana por las leyes antijudías de Vichy. J. D. ha contado en *El monolingüismo del otro* (pp. 31-37) este abuso de poder del Estado francés sometido a Hitler, hecho único en la Historia, que nos convirtió en "franceses" pero judíos, en octubre de 1940, y durante dos años, a nosotros nacidos "franceses", en sin-papeles, sin ley, sin techo, sin identidad, sin escuela, sin profesión.

El mar solo, nuestro buen mar, nos protegía de la deportación que afectaba a nuestros semejantes capturados en Francia. Estuvimos fuera dentro. El afuera se volvió mi adentro. Desde entonces nunca lo abandoné. Mi madre alemana judía acababa de vivir junto con toda nuestra familia germanófona la misma anulación. "Franceses" cómo habría podido

---

[1] Traducido del francés por Maribel Peñalver Vicea (Universidad de Alicante). Revisado por Marta Segarra.

yo creer que lo éramos, ni querer serlo cuando después de 1943 fuimos re-nacionalizados, títeres del buen gusto de un Estado que imponía su autoridad en un Imperio colonial del que África del Norte era el florón. Tenía tres años cuando me expulsaron del verdadero jardín donde acababa de ser admitida como hija de un médico oficial en el ejército francés, y que nunca se había abierto a los "indígenas". En octubre de 1939, mi padre el Doctor Cixous era médico teniente en el ejército francés, en el frente tunecino. En octubre de 1940, siendo yo una niña, lo vi quitar su placa de médico de la puerta de nuestra casa: ya no era francés ni médico. Judío.

Barrotes altos hasta el cielo, invisibles y móviles han cercado mis infancias. Estuve siempre separada de mis verdaderos allegados como de mí misma. Indecisible pero decidida y condenada por un Estado inicuo para el que debíamos ser eso o aquello que no éramos.

Sobrevivía entre los barrotes. Argelia me había concedido la salida. Pero Francia no podía darme la llegada. Entre 1955 y 1956, vivía en la lengua francesa, en los libros, en el papel. Esta guerra, en mis ciudades natales, era una ruda primavera.

Entonces supe por los periódicos que en la Casbah de Argel un jefe del FLN y su compañera hacían frente a los ataques del ejército francés. Leí de repente el titular. En la Casbah, la más antigua de las ciudadelas de Argel, la más replegada, la tortuosa, la cascada de callejuelas de olor a orines y a especias, el secreto de Argel, y, si hubiera podido entonces nombrarla por su nombre escondido, la habría llamado el sexo feroz y reservado, la antigua feminidad. Sí, la Casbah con sus pliegues y su pueblo poderoso y pobre, su hambre, sus deseos, su vaginalidad, fue siempre para mí el sexo clandestino y venerado de la Ciudad de Argel.

Y ella se resistía a la violación.

Desde el fondo de mi reclusión voluntaria en Francia yo seguía, espectadora sin suelo, sin techo, sin nacionalidad del alma, la obra que se representaba en los lugares sagrados de mi antigüedad. Shakespeare en Argelia. El acto de la Casbah. Entra: Zohra Drif. Éste es el destino y sus contratiempos. Yo habría podido nacer Zohra pero nací Hélène aunque un poco de Zohra en mí nunca dejó de morder el freno.

Entra Zohra. Conozco bien las sendas y las terrazas. Es en Casbah donde mi madre la Kabla asiste en los partos. La Casbah, lugar de las natividades.

Di un enorme grito de alegría. Había una mujer que estaba intentando liberar la Casbah. Tiene el pelo rubio ensortijado, un cuerpo tranquilo, - me detengo-, volveré

Toda esta historia había empezado en el acto anterior en 1947. El decorado: el instituto Fromentin, la antítesis de la Casbah. Es el instituto mas bonito del mundo. Un lugar mítico. Imaginen un antiguo palacio morisco, rodeado de jardines escalonados de donde salían entre los enormes árboles pájaros flores con el pico anaranjado de las strelitzias. La avenida que conduce a los edificios de las aulas está flanqueada de taludes frondosos. La hermosa construcción en una pequeña colina, anidada en las alturas de Argel. Pero por encima de sus bellezas primitivas se extiende una mascarada guerrera: este instituto fue durante la guerra mundial que se aleja lentamente de sus muros la sede de las altas instancias políticas y militares francesas. Entonces pusieron a la casa un camuflaje que permaneció en ella y la monumentalizó. Las paredes están pintadas con frescos que simulan árboles de color marrón y caqui. Engañifa. Todo es engañifa. En este instituto Fromentin, mi padre, que venía de Orán la bulliciosa para instalarse en un barrio miserable de Argel, me matriculó en el curso 1947-48. Lo que él no sabe: el instituto estaba gobernado hasta en

lo más recóndito de su alma por el espíritu del *numerus clausus*. El espíritu de Vichy. ¿Qué es el "Numerus Clausus"? *La cifra cerrada*. Estas palabras latinas ennoblecen una lepra mental: Cifra cerrada quiere decir exclusión: El hermoso instituto cerró ayer mismo sus puertas a los judíos, como todos los lugares públicos, pero no del todo: la ley obligaba a excluir a los judíos incluyendo el 1 ó el 2 % de los judíos coartadas y rehenes. Una vez acabada la guerra todas estas medidas racistas legales habían sido enterradas en el olvido. Pero en el instituto Fromentin, no se había olvidado el placer de la exclusión. Sencillamente se había perpetuado clandestinamente una tradición. Así fue como hice mis estudios en un instituto donde las judías podían contarse con los dedos. Yo misma fui la única judía de mi clase casi todo el tiempo. Mi padre murió en la madrugada de 1948 sin haber tenido tiempo de medir la magnitud de la enfermedad. Sin embargo, desde 1947, tuvo que intervenir dos veces contra una catolización insidiosa ilegal de la enseñanza.

El instituto Fromentin no podía ser detestado. Era una feminidad, moderna, suntuosa, con terrenos de gimnasia luminosos, tenía eucaliptos, pasillos secretos, subterráneos, un día nevó, en el recreo en un patio edénico nos peleábamos cerca de la vieja Maria Carabosse un hada pequeñita escuchimizada en forma de pirulí roto que vendía pirulíes. Pero yo no podía amarlo con libertad. Olía a Vichy en los hermosos pasillos y en los despachos.

Viví rebotada, irritada, y cada año más intensamente alimentada de vigilancias, de rebelión. Detectaba los resabios de racismo y de colonialismo en los profesores. Reinaba un culto a Francia que nunca se ponía en duda. Aprendíamos Francia. Solamente las profesoras francesas que venían de Francia aportaban, paradójicamente, un aire fresco de extranjero. El resto en su mayoría, "francesas de Argelia", vivían cómodamente sentadas en los divanes de un volcán, como viven las señoras ciegas antes de la Revolución.

Téngase en cuenta que no había ningún discurso explícito. Ello hubiera facilitado mi vida y mi misión íntima. Pero todo era signo y síntoma. Entonces yo hacía, sola, mi lectura política, y sin tener a nadie en quien confiar mis sospechas, joven, aún no formada, pero desde siempre en alerta. Las alumnas mis compañeras todas francesas y cristianas menos insidiosas y peligrosas que los profesores. Ocupadas por la infancia en los jardines embrujados de Fromentin. Dentro, no había más que Argelia sin argelinos. Era natural que a una compañera que no prestaba su goma a otra, ésta le dijera: "no te hagas la judía". El día en que oí esta frase, tenía once años, pedí una explicación. La otra, mayor, me la dio: quiere decir: no seas avara. Protesté sin ser comprendida. Para ella la expresión formaba parte normalmente de la cultura francesa. Mi padre acababa de morir.

Había solamente signos invisibles: ausencia de judías, ausencia de musulmanas. Brillantes ausencias que me sacaban los ojos y me dejaban sin aliento. ¿Cómo hacer ver lo invisible? Argelia colonial campeona del mundo del hacer-invisible: no necesitábamos siquiera apartheid: podíamos pasearnos en medio de la multitud argelina sin verlos. Decían "los árabes" (pero no argelinos: argelino es una palabra revolucionaria) y era una palabra mágica: ya no se veía a la multitud, ni las miradas febriles de los hombres ofendidos, ni a las mujeres ariscas, ni una miseria que nunca había vuelto a ver antes de encontrarla en la India, ni la cólera de los humillados, ni el odio de los oprimidos, ni las úlceras, ni los andrajos. Los "blancos" llamados "europeos" gozaban de todas sus fuerzas. Nunca había visto un apetito igual. Aún hoy experimento desconfianza y repulsión respecto al gran júbilo de los franceses de Argelia. Adiviné en él el síntoma: la fiesta antes de la tempestad.

El camuflaje del instituto Fromentin se extendió a toda la realidad.

Veía lo invisible. Oía los deslizamientos furtivos en los discursos de los profesores de francés, de historia y de geografía. Me daba cuenta de los escamoteos. Y nadie a quien compadecer.

Mi hermano, alumno del instituto Bugeaud, en la ciudad, tenía la suerte de estar en un teatro donde todo se decía. Los insultos volaban. Había judíos y musulmanes entre la mayoría colonialista. Podían incluso llegar a las manos, alivio de la sed de justicia.

Pero en el instituto Fromentin un velo ahogaba todos los sentidos. Reducida a la impotencia, me debatía como una bestia: no existían las palabras. El veneno circulaba como quien no quiere la cosa. Yo soñaba con batallas. Hacía mis composiciones como el campeón de una causa que no existía -y que no era reconocida.

A los trece años me fui a pasar el verano a Inglaterra mi primer país de ultramar y juré abandonar mi prisión en cuanto pudiera.

Fue entonces cuando aparecieron en el instituto tres musulmanas, en mi clase. Entraron enseguida, con un privilegio absoluto, para siempre en mi memoria. En una temporada se me hicieron inolvidables. Yo no sabía nada. Solamente que eran para mí las encarnaciones de la verdad. ¿Pero cuál?

Samia Lakhdari, Leïla Khaled, Zohra Drif. Una morena, una pelirroja, una rubia. Una sonriente, una risueña, una seria. Es muy difícil contar una histoira que no tuvo acontecimientos. Esta historia me sucedía. Lo que me sucedía, yo lo sabía, era Argelia. Que la llegada de tres muchachas tuvo en mí una dimensión profética, lo viví. Sola. No tenía nombre. Era bíblico. Tenía el mensaje. No porque ellas mismas me lo hubieran dado. Sino porque yo lo recibí. Estuve atada a su presencia.

Todo esto no se decía. Mi vida había cambiado de horizonte, de sentido. No lo decía. Experimentaba una sensación de comunidad. Con ellas. Pero decirlo no tenía ni oportunidad ni sentido. Hubiera sido en una anticipación, una declaración de amor para el futuro aún bien escondido tras las frondosidades de Fromentin. *Mi* vida había sido transportada a otro planeta. Yo tenía necesidad de ellas, de su libertad futura para que la mía pudiera eclosionar. Necesitaba indefiniblemente un hallazgo, un reencuentro, una alianza, pues con ellas me hacía sentido. Las llamaba en silencio y sin esperanza. Estaba detrás de los barrotes de un destino demente, acorralada en casa de los franceses mis desemejantes, mis adversarios, con la manos tendidas hacia los míos, al otro lado, manos invisibles tendidas hacia mi propia tribu que no tenía ojos para mí. Para ellas, seguramente yo era lo que no era: una francesa. Mi deseo por ellas tan antiguo, mi deseo de inocencia, de purificación, inaudible. No hubo un *nosotros*.

Mi soledad aumentó. Pero era más alegre. Me reí mucho con mis tres amigas, aquéllas que quise para otro tiempo y no sabían hasta qué punto de necesidad las quería. En el estrecho contacto del instituto permanecieron siempre para mí mis lejanas, mis muchachas en flor, ellas viviendo en mí, yo sin habitar en ellas. Podría contar mil detalles de esta relación casta y audaz. Pero la carta a Zohra me espera.

Abandoné Argelia en 1955. Sin duelo. Sin idea de volver. Me quité las vendas. Basta de callar. Basta de tragar. Me quité la mordaza. Comencé. Dejé por fin de ser la que no era. Y fui la extranjera que yo era. Desconocida. Aliviada de mi doble la cólera que me había acompañado hasta entonces. Ya no tenía que cargar más con los pecados de Francia, yo que había sido desde mi infancia expulsada y maldecida por Francia. La guerra, por fin, la justa.

Según la tradición de mi padre, mi hermano, estudiante de medicina en Argel, estaba comprometido a favor de la lucha de los argelinos por la independencia yo lo estaba en Francia naturalmente. Ya no éramos esos maniatados despreciados y desconocidos, esos rehenes de la comedia trágica de las nacionalidades. Por fin existía lugar porvenir, causa, promesa: Argelia para los argelinos. No para mí, por supuesto. Por fin podré gozar de ser

liberada de la usurpación del robo, de la expropiación, de la esclavitud, de los crímenes franceses.

Leí entonces el periódico: Zohra Drif armada en la Casbah. Junto a Yacef Saadi. Era el mensaje. El resumen de los libros escritos más allá de nosotros. Somos personajes de un gran relato. Nos movemos línea a línea en la página sin ver nunca el volumen donde figuramos. Pero sucede que el Autor nos eleva una mañana fuera del capítulo y, manteniéndonos más allá de la intriga de nuestras existencias, nos revela brevemente la arquitectura del conjunto, el ajuste de los detalles, la concordancia de las metáforas y, en un instante, vemos al exterior de nosotros mismos la figura de nuestra historia.

Tuve mi visión. Una exultación me sobrecogió. La incandescencia murmuró: escribe una carta a Zohra. Sí, sí, una carta a Zohra Drif. Algo, un saludo, un goce, lo que sea.

No la escribí. No con palabras. Permaneció en mi deseo, esperando. Buscaba las palabras, su forma, su tono, su dirección. Yo buscaba. ¿Adónde dirigirla? Falsa pregunta. Una vez redactada, ella misma se las hubiera arreglado para encontrar a Zohra en la Casbah. No es eso. No la escribía. Revoloteaba a mi alrededor. Le sonreía de lado. Iba a escribirla pronto. Escribiría: Zohra, es Hélène. No, no es eso.

Pondría: Zohra, Argelia, por fin, tú, lo había presentido, no lo había esperado, había algo detrás de tus ojos que se ocultaba, una precaución, por fin tú. Diría: "hemos sufrido tanto separadamente, nuestros dientes han chirriado tanto y hemos tenido que tragar tanta confianza amarga". No. Yo tenía diecinueve años, experimentaba la carta imposible. Era la primera vez. En la carta imposible queremos explicarlo todo a Dios, comulgamos, no somos ni humildes, ni orgullosos, reconocemos y somos reconocidos, entre nosotros la incomprensión reina respetuosamente, hablamos en sobrehumano sin vergüenza y sin pudor, pasamos noches viéndonos escribirla, de hora en hora nos levantamos, nos acercamos, renunciamos al alba, aún estamos demasiado lejos de la altura necesaria. Somos tan pequeños y tan enmarañados, la escribiremos mañana.

Lo que yo no quería escribir era una carta del instituto Fromentin, ni una carta del instituto Lakanal en Sceaux. Quería la imposible, la única que fuera digna de la inmensidad del acontecimiento.

¿Cómo escribir, según la justicia, a Zohra Argelia? La carta a Zohra no me abandonó. Hay cartas que no se escriben, lo que no quiere decir que no existan. Cambiadas en súplica y en pensamiento, permanecen cerca de nosotros, durantes decenas de años, dispuestas a ser, inolvidadas, sublimes. Esperando que alcancemos la región donde puedan transformarse por fin en frases. En esta carta yo decía: Zohra, luego las palabras se iban y toda la historia de Argelia rompía desde el Atlas hasta el Tell, la hoja no contenía esos relieves que siempre he adorado sin haberlos visto nunca.

Era una carta a imagen de mi fatalidad de Argelia: muda, ardiente, fiel, entusiasta. Prohibida. Puedo hablar de ella puesto que siempre está ahí. No ha pasado. No la he dejado caer en el olvido. Lo sabe. No la he rechazado. Es el retrato de mi propia inexistencia, fantasma que yo era de niña y de joven, subrepticia y desconocida en el instituto. La guardo, inacabada. Es la única foto de mi alma que acepto como testigo de mi extrema impotencia argelina.

¿Hay otras razones de este no-suceder? El miedo al amor el miedo al odio. Muchas otras sin duda, pero no las conozco.

Cuando en 1993 encontré a Hamida, mi primera argelina cercana a mí, en realidad, sentada a mi lado, sentada al lado de ella en una mesa como si absolutamente nada nos separara, sin montaña, sin infamia colonial, ni religión ni muralla ni silencio secular, cuando me encontré yo misma y a ella, Hamida que me hablaba temblando, de las cabezas

cortadas, de los degollamientos, del Asesinato que se apoderó de este país, y nada me encerraba, no era expulsada, en la hora primera que nos unía, pregunté a Hamida por Zohra Drif. Como si mi carta muda hubiera esperado cuarenta años a que Zohra le respondiera.

18.2.1998